

Marcelin Pleynet

Le Déplacement

Journal des années 1982-1983

L'INFINI

nrf

GALLIMARD

L'Infini

Collection dirigée
par Philippe Sollers

MARCELIN PLEYNET

LE DÉPLACEMENT

JOURNAL DES ANNÉES 1982-1983

nrf

GALLIMARD

Cette édition a été établie par Florence Didier-Lambert et corrigée par Nathalie Barrié.

Ce volume du journal de Marcelin Pleynet couvre le deuxième semestre de l'année 1982 et toute l'année 1983. De larges extraits du premier semestre de l'année 1982 ont déjà été publiés sous le titre « Shakespeare in progress » dans le volume Fragments du chœur aux éditions Denoël en 1984. La fin de l'année 1982 marque un tournant majeur pour Marcelin Pleynet, associé au passage de Philippe Sollers des éditions du Seuil aux éditions Gallimard à l'occasion de la publication de son roman Femmes. La revue et la collection Tel Quel, reprises par Gallimard, deviennent la revue et la collection L'Infini, dirigées par Philippe Sollers.

1982

Le 16 août

J'interromps mon travail pour régler les affaires de la revue *Tel Quel*. Le numéro qui sera en librairie début septembre vient d'arriver. Ce numéro est conforme à l'esprit de la revue... aujourd'hui sans doute plus que jamais insaisissable. Qui passera de la lecture de *Paradis* aux chants du Bengale ancien, dont nous avons malheureusement dû supprimer le commentaire, à l'essai de Bernard Dubourg sur le *Sepher Yetsirah* (qui compose la partie la plus substantielle du volume) pour, à travers Giacometti et Watteau, retrouver Bataille? Qui s'aventurera dans cette forêt épaisse des pensées et des signes sans s'arrêter au premier détour?

Sollers a voulu reproduire en page deux de couverture un article sur *Paradis* publié dans la presse arabe (libanaise), en page trois de couverture un article sur *Les Chinoises* de Julia Kristeva, publié dans la presse japonaise, et en page quatre un article sur lui paru dans la presse israélienne, ce qui marque bien, au-delà des œuvres

et des personnalités qui fixant la chose la rendront invisible, la sorte de traversée de la culture et de la civilisation des signes, des cultures et des civilisations du signe, qui caractérise l'ambition de *Tel Quel*, de Sollers, de *Tel Quel* et de ce qui se révèle capable de s'associer à Sollers et à *Tel Quel*. Le seul message dont on puisse espérer qu'il soit aujourd'hui lisible passe par sa manifestation littérale, visible et lisible, quoique sa finalité soit tout à fait déliée de cette fonction de visibilité... La vraie question est, si je puis dire, la question de sa finalité, de la dimension de sa finalité, de ce qui justement l'arrache à la manifestation trop évidente des caractères.

Je devrais un jour ou l'autre, ici, ou peut-être plus efficacement ailleurs, développer ce que j'ai écrit sur *Paradis* dans mon journal de l'année dernière.

J'ai réuni un peu précipitamment et envoyé à Edoardo Sanguineti un ensemble de textes de jeunes poètes qui devrait paraître dans une revue dont il a la charge et qui, me dit-il, sera luxueuse. Je souhaite depuis quelques années pouvoir éditer une semblable revue en France sans bien savoir comment y intéresser un éditeur. J'en parlais à Emmanuel Hocquard vendredi dernier... Mais est-il possible d'assumer le travail que suppose une telle publication et les charges financières qu'elle ne manquerait pas d'entraîner?

Le 20 août

Trahison de la pensée... Cette pensée m'occupe depuis plusieurs jours. La pensée peut être trahie, la pensée peut trahir, elle peut manquer dans la pensée... Elle peut être vraie et fausse et elle reste pensée... Elle peut être intelligente et être vraie ou fausse. La pensée se développe d'elle-même dans un sens ou dans un autre sur le prétexte d'une conviction. La fin de ce XX^e siècle m'apparaît comme l'aboutissement, dans les conséquences de l'aboutissement d'une trahison de la pensée. J'ai passé tout l'après-midi d'hier poursuivi par ces mots et par l'exigence d'un accord profond entre ma pensée et sa manifestation.

Comment aborder les œuvres, les êtres et les choses non dans la logique d'une conviction mais dans l'intégrité de ma pensée, non plus en les pliant à la logique d'une conviction, mais en les confrontant à l'authenticité d'une expérience? C'est là que porte mon effort, c'est là mon vœu. Mais ne devrais-je pas mieux connaître, ne devrais-je pas m'employer d'abord à définir cette expérience qui m'entraîne confusément? Elle n'est encore qu'un sentiment, une émotion, elle se porte sur le poème et sur le tableau, sur le paysage, sur la lumière comme la musique la porte. Par exemple lors de cette exceptionnelle audition du *Stabat Mater* de Pergolèse, il y a quelques jours. Mais est-ce suffisant, peut-on se fier et confier sa pensée à ce mouvement?

En ces heures de doute, je ne vois plus rien, je ne vois plus du monde que sa trahison, son mensonge, sa

grimace... et je pousse plus loin fatigué dans la poussière. Ici même l'ensemble des pages consacrées à Shakespeare... Faut-il toutes ces démonstrations? Faut-il démontrer? Mais comment dire et que faire autrement? Comment découvrir, révéler ce qui porte une émotion nouvelle et que d'autres discours, confusément, cachent?

J'ai peut-être déjà cité la célèbre déclaration de Chateaubriand sur Shakespeare : « Je ne sais si jamais homme a jeté des regards plus profonds sur la nature humaine. » Ce que Chateaubriand écrit là me semble très juste, mais ne faut-il pas aller plus avant, et tenter de s'ouvrir à l'émotion que produit cette vue de la nature humaine; en dire justement la pensée, pensée qui ne sera pas obligatoirement la pensée de Shakespeare, mais la pensée d'une lecture de Shakespeare; la pensée à l'émotion d'une lecture de Shakespeare. Hamlet arrache la coupe de vin empoisonné des mains d'Horatio, il ne veut pas d'un « antique Romain », il veut d'un Danois qui témoigne « [...] what a wounded name, / Things standing thus unknown, shall live behind me! » (V, 2, 278¹).

L'émotion témoigne de la profondeur tragique d'une vision; elle peut dans sa pensée témoigner de l'expérience d'une vision tragique. Et c'est évidemment cela qu'il faut faire pour parler intelligemment de Shakespeare. Mais comme je crains de plus en plus le piège de la

1. « [...] quel nom blessé, / Si les faits restent ignorés, va me survivre! » (trad. Michel Grivelet). *Toutes les notes sont de Florence Didier-Lambert.*

démonstration, les trahisons et les demi-mensonges de l'effort didactique... Et faut-il toutes ces pages pour obtenir si peu. C'est à peine si quelques phrases découvrent un peu ce qui habite l'œuvre de Giorgione dans la centaine de pages que j'ai consacrées à *La Tempête* au début de l'année. Et je n'y pense pas que déjà elles me fuient! Il faudrait reprendre, réécrire, développer; il faudrait la patience et la longueur du temps. Je sais que pour moi c'est de la patience et de la lenteur que fulgure l'émotion... C'est le temps qui me trahit...

La pensée se conjugue avec le temps... La pensée manque lorsque le temps est faux. Autant pour les idées, l'essentiel étant aujourd'hui attaché à une sensibilité déchirée et à vif, qui à tout moment m'entraîne bien au-delà de ce que je peux dire ici, et me laisse trop souvent bouleversé et dans le plus grand découragement.

Le 25 août 1982

Sollers me dit avoir pris contact avec les éditions Gallimard qui seraient intéressées à publier son roman, et à reprendre la collection et la revue... Sollers paraît vouloir m'associer à ce déplacement. Je crois avoir déjà noté dans un de mes cahiers mon appréciation de la situation des divers éditeurs français. Elle est d'ailleurs très facile à établir, il suffit de consulter sa bibliothèque.

Les éditions Gallimard marqueront le XX^e siècle, sans qu'aucun autre éditeur n'ait voulu comprendre ce qui

déterminait la réussite, le pouvoir littéraire et éditorial de cette entreprise.

Pour en revenir à un éventuel déplacement chez Gallimard, il s'agirait en fait pour moi de la filiale Denoël. Si les choses se confirment je me trouverais paradoxalement dans la situation de n'avoir pas à choisir entre trois éditeurs, étant d'abord lié à *Tel Quel* et à Sollers. Quitter les éditions du Seuil c'est peut-être me donner une chance de sortir du ghetto où je suis enfermé depuis près de 20 ans, mais sans réelle assurance, et c'est dévaluer mes livres en abandonnant quelques-uns à la charge d'un éditeur que j'aurais quitté, pour confier les autres à un éditeur qui ne les aura pas en tant que tels choisis... Et dans la perspective de les rassembler tous un jour chez un troisième qui de toute évidence ne les attend pas. Ainsi les trois premiers recueils de poésie qui sont aujourd'hui épuisés et que je pensais reprendre en un seul volume, en y ajoutant quelques inédits, se trouveraient devoir épuiser une seconde édition avant de trouver leur statut d'édition définitive, sans parler de l'ensemble *STANZE* inévitablement coupé en deux pour un certain nombre d'années... Affaire à suivre.

Le 4 septembre

J'ai passé beaucoup de temps, comme d'habitude trop, à réunir les quelques pages que Christian Prigent m'a demandées pour *TXT*. J'ai de plus en plus grande réserve

sur ce que j'écris et toute perspective de publication me paralyse. Chercher quelques pages dans ce qui s'accumule en marge du chant V de *STANZE* m'entraîne à chaque fois à détruire une quantité de ce que le plus souvent je pensais tout à fait établi. Le poème ne peut tolérer l'à-peu-près. Il doit s'imposer par la justesse de la pensée dans ce qui excède la pensée, et je ne voudrais pas avoir à relire quelques grisailles imprimées par complaisance. Mais à partir de cette règle plus rien ne tient, et j'en arriverai à ne plus rien publier en attendant la publication du chant V. Après avoir détruit une bonne vingtaine de pages, j'ai finalement décidé d'isoler un poème qui lie la dédicace du premier vers du chant I de *STANZE* au dernier vers de « La gloire du ciel », et comme Christian Prigent semble souhaiter que ma collaboration soit plus conséquente, de prélever quelques notes sur Baudelaire dans mes journaux de l'année passée.

Ceci a bien entendu interrompu le travail sur Shakespeare, commencé ici même il y a deux mois, et m'a laissé très abattu et découragé. Il y a dans la mise en scène éditoriale et littéraire un jeu de convention et de semblant auquel je me prête mal et avec de plus en plus de difficultés... L'effort que je dois faire pour survivre dans ce contexte paralyse toute spontanéité; une enveloppe protectrice se durcit autour du noyau vital affectif, et je ne peux pas plus penser que sentir.

Un jeune photographe propose un livre sur les écrivains, m'envoie quelques clichés qu'il est venu prendre ici même et me demande quelques lignes pour les accompagner... Et

tout aussitôt l'appareil de protection se met en place et je resterai tout un après-midi à considérer stupidement ces images de moi qui publieront ce que je ne suis pas.

Les divers mouvements éditoriaux de la rentrée ne sont sans doute pas non plus étrangers à cet état de stupéfaction. Sollers me tient régulièrement au courant de ses rencontres et discussions avec Gallimard et des divers remous produits par le passage de Mme Verny rue Sébastien-Bottin. Selon Sollers, Hachette envisagerait de confier un poste de direction littéraire à Paul Otchakovsky-Laurens chez Grasset...

Autant de déplacements qui bien entendu ne me touchent pas directement mais qui pourtant comptent un certain nombre de conséquences non négligeables quant au destin de mes livres. Si Sollers quitte le Seuil... je me vois difficilement continuer à publier dans cette maison d'édition tout en assurant la direction de *Tel Quel* chez Denoël... Si Denoël devenait mon éditeur je ne pourrais vraisemblablement plus confier mon journal à P.O.L. Et qu'advient-il de la publication de ce journal, si P.O.L. passe chez Grasset? Cette situation illustre assez bien le malaise qui est très généralement le mien dès qu'il s'agit de faire face à des problèmes éditoriaux, dès qu'il s'agit d'envisager la situation éditoriale de mes écrits. Mais n'est-ce pas un état propre à l'activité de la poésie, inévitablement attachée à une actualité qu'elle déporte et s'emploie à transcender; la « mesure » du poème ne saurait tout à fait se confondre avec l'ordre des échanges et des langues qui l'accueille, elle ne tient qu'à préparer le vieillissement de

ces langues (de ces mauvaises langues), à se réserver pour elle-même, en elle-même, l'intelligence de l'histoire qu'elle déclare et qu'elle fonde, et par voie de conséquence les conditions de sa survie, de son impression, de la constante manifestation de l'impression qu'elle impose. Le poème se voit ainsi être associé à une actualité (éditoriale aussi bien) qui ne saurait la recevoir qu'en partie, dans l'espace marginal des restes d'une spéculation économique... Il est sans doute significatif que la poésie ne vive jamais que sous le couvert (ou le découvert) d'une plus-value (directement ou indirectement économique – économie factuelle ou générale... plus-value idéologique aussi bien). Mais le poème lui-même spéculant sur ce que je dirais une plus-value de la langue, et étant appelé à plus ou moins long terme à dévaloriser un certain nombre de conventions boursières, il se doit d'assumer et de préparer d'une façon ou d'une autre les conditions de cette échéance.

Il n'est pas absurde de faire intervenir ici des comptes économiques, dans la mesure où nos sociétés modernes contrôlent et exploitent l'équilibre, le développement et la vie même des langues à travers la mise en place d'un vaste système spéculatif, éditorial – sans précédent dans l'histoire des sociétés. Système bien entendu justifiable en ce qu'il se trouve associé au développement et à la diffusion des formes culturelles, mais à partir duquel la littérature, l'écrit ne peuvent plus se penser comme ils se pensent.

L'écrit, l'imprimé n'ont plus seulement la fonction qu'ils remplissaient par le passé, ils se trouvent actuellement en partie surdéterminés par l'économie de leur diffusion,

c'est-à-dire aussi par ce qui précipite et diffère leur activité. Et c'est à penser leur situation dans les contraintes et l'activité de cette économie qu'ils se donnent quelques chances de survie, qu'ils se donnent quelques chances d'intervenir sur l'enjeu du système spéculatif qui les soumet : le temps. Le temps comme principe et fonction de la dynamique et de la vie des langues, et le temps comme conséquence (en ce qu'il est une conséquence) de la dynamique et de la vie des langues. L'actuelle situation économique de l'édition multiplie et précipite la diffusion, autrement dit le pouvoir de contrôle des formes les plus traditionnelles, les plus normatives, d'où la position marginale, excentrique et soumise du langage poétique, inévitablement lié à la structure générale du marché, et j'en fais en ce moment même l'expérience, livré, emporté dans la mouvance des désinvestissements et des déplacements de capitaux. Et il ne suffit pas bien entendu de penser les manifestations et les conséquences ponctuelles d'une telle situation, il faut aussi essayer d'en penser l'inévitable développement, et dans ce contexte la survie, la présence continue et *matérielle* des livres... les meilleures conditions possible pour cette présence.

Tout ceci bien entendu venant aujourd'hui s'ajouter au travail et à l'activité des langues, à ce sans quoi de tels problèmes ne se posent pas, à ce sans quoi ce « réel » ne serait pas un semblant... mais allez donc expliquer cela au « réel » qui ne se fonde en tant que tel que de sa spéculation dénégratrice...

Et encore, pour prendre quelque distance avec toute cette misère

« If a man do not erect in this age, his own tomb ere he dies, he shall live no longer in monument than the bell rings and the widow weeps. »

« Par les temps qui courent si un homme n'élève pas son propre tombeau avant de mourir, son souvenir n'aura pas de monument plus durable que le tintement de la cloche et les pleurs de sa veuve » – (W. Shakespeare, *Beaucoup de bruit pour rien*, V, 2, 57).

* *
* * *
* *

Acheté chez Laget le dernier volume de l'album de Villard de Honnecourt – réimpression de l'édition de 1858 avec un assez beau fac-similé du cahier de dessins que Pierre Nivollet cherchait depuis quelques mois, et je dois dire que le plaisir, autant que la surprise, est complet. Je connaissais bien entendu comme tout le monde quelques dessins reproduits çà et là en revue et dans les livres d'Henri Focillon et de l'ancien élève et beau-fils de Focillon, Jurgis Baltrušaitis, homme très étonnant que j'ai eu l'avantage de rencontrer il y a une dizaine d'années alors qu'il était déjà presque aveugle.

Ce n'est point tant que les quelques dessins de Villard de Honnecourt que l'on reproduit généralement ne soient pas significatifs, que ce soient les dessins de schémas

géométriques, ou les deux dessins (planches 32 et 45) d'un personnage s'affaissant, enfouissant et cachant son visage dans les plis de sa robe (et qui n'est pas sans évoquer *La Derelitta* de Botticelli) – ce que je connaissais de l'album est parfaitement représentatif de la qualité de l'ensemble – pourtant il faut, tour à tour, et dans la continuité, voir les quelque 64 planches ici reproduites pour voir se mettre en place non seulement la diversité des intérêts du maître d'œuvre picard, mais pour en un éclair découvrir l'univers sensible, vivant, étonnamment intime, de la grande statuaire du Moyen Âge.

Les églises nous en imposent sans doute plus aujourd'hui que lorsqu'elles furent bâties... Nous avons perdu toute familiarité avec la procession des rois et des saints qui les portent, nous ne savons plus aborder le sacré que dans la cérémonie pompeuse d'une confuse crainte, et il n'est pas jusqu'au magnifique adjectif qui définit ces images comme « hiératiques », que nous n'entendions désormais plus que dans son sens figuré d'une raideur imposante, figée.

Qu'il y ait aujourd'hui notamment à travers les travaux de Georges Duby, un renouveau d'intérêt pour la société médiévale, que le livre de Jacques Le Goff sur *La Naissance du purgatoire* ait à sa façon fait événement l'année dernière... cela ne fait prendre dimension et devenir intelligible qu'à travers l'éveil sensible de ce peuple de pierres, d'églises et de monuments dont l'ombre porte encore sur notre âme et sur notre culture. Et en vérité aucun livre qui ne soit mieux attaché à cela que l'admirable chef-d'œuvre d'Émile Mâle, *L'Art religieux du XIII^e siècle en France...* Je

suis curieux de savoir qui le lit. J'aimerais pouvoir d'ici quelques jours m'attarder sur les deux petits volumes de l'édition du livre de poche (1958)...

Les dessins de Villard de Honnecourt rendent manifeste et vivant l'esprit de ce monde qu'Émile Mâle s'est passionnément attaché à faire revivre et dans une langue dont la seule lecture est un plaisir. Ces dessins ne sont pas des chefs-d'œuvre, ils sont d'abord des témoignages, et d'abord le témoignage direct, sensible, d'un trait tremblant, d'une passion, de la passion d'un maître d'œuvre pour la vie de son art. En témoigne en bas de page cette petite phrase où, lors de son séjour en Hongrie, il évoque la cathédrale de Reims (« Visci une des formes de Rains, des espaces de la nef, telles come elles sunt entre ig pilius. J'estoie mandes en le terre de Honrie, qant jo le portais; por so l'amai jo miex »). C'est là très précisément ce qui qualifie ces dessins... Je veux dire, la façon dont leur auteur sut grâce à eux aimer mieux les monuments qu'il connaissait, la façon dont leur auteur sut s'associer et s'élever avec ces monuments... Et la simple familiarité qui commande cette élévation (« J'ai esté en molt de tieres, si com vos porés trover en cest livre; en aucun lui onques tel tor ne vi com est cele de Loom... »).

Il faut voir la nudité du pur schéma de l'ogive des piliers de la cathédrale de Reims qui accompagne la déclaration de Villard de Honnecourt pour comprendre par quel esprit l'homme et la construction sont habités. Les dessins vivent d'abord de la vie de cet esprit. Et de ce point de vue, si je puis dire, le choix des figures est loin d'être

indifférent. La copie de l'admirable *Chute de saint Paul* au porche de Chartres, faisant sur la même planche pendant à *L'Humilité...* ne se propose-t-elle pas comme le blason et la morale de celui-là qui vivait il y a près de 700 ans?

Cette chute d'orgueil, dont Pierre Nivollet a peint il y a quelques mois une très belle copie qui se trouvera bientôt accrochée ici entre deux bibliothèques, me touche plus que je ne saurais dire et tout autant dans l'émouvant dessin de Villard de Honnecourt que dans le relief de Chartres. Elle me touche par la pensée simple, par la simple évidence de la pensée qu'elle réalise, comme me touche au tympan du portail nord la création d'Adam « dans la pensée de Dieu »... Villard de Honnecourt manifeste la simplicité, trop vraie, de trop de vérité, pour être en quoi que ce soit naïve, au mieux de l'esprit qui créa et bâtit ce monde.

Le 7 septembre

Au bureau de la revue où nous préparons un prochain numéro sans encore bien savoir chez quel éditeur il paraîtra, Sollers me donne à lire les 30 premières pages de son roman *Femmes*. Je ne pense pas que qui que ce soit attende un tel livre pourtant logiquement inscrit dans l'œuvre de Sollers, et je dirais même déjà annoncé à diverses reprises lors de la publication de *Paradis*.

Rien de comparable à *Paradis* et pourtant rien de plus proche. La différence, d'un livre à l'autre, tenant à mon avis pour l'essentiel à l'organisation prosodique d'un même

commentaire sur les malentendus et débats entre les sexes : comédie des erreurs. *Paradis* en développant la dimension « poétique » et en conséquence prophétique – et *Femmes* la dimension historique ou romanesque. Sollers a déjà dit dans de nombreux interviews qu’il pourrait très bien écrire une version syntaxiquement ponctuée de *Paradis*. Il vient de le faire. Et il est incontestable qu’indépendamment des qualités de chacun de ces deux livres leur rapprochement constituera une des plus belles leçons que la littérature du XX^e siècle ait produites. Si ce que ces 30 pages laissent supposer se révèle dans les quelque 300 qui suivent, je ne vois rien qui soit ainsi comparable à l’avènement, chez un même écrivain, de ces deux ensembles linguistiques dans l’ordre de leur parution, à savoir en un premier temps publication de la dimension poétique – c’est-à-dire si l’on veut le plus opaque des discours – repris en un second temps dans la transparence, c’est-à-dire aussi les limites du romanesque.

Deux modes aussi différents que possible de l’ordonnance inconsciente de l’appréhension de la langue – deux modes dont le rapprochement ne peut être intelligible, et par voie de conséquence éclairant, qu’en fonction de la levée de l’interdit qui depuis près de deux siècles porte sur l’activité spécifique de chacune de ces deux formes littéraires.

Qu’en est-il de l’activité réelle spécifique de la vérité du langage poétique ? Qu’en est-il de l’activité réelle spécifique de la vérité du langage romanesque ? Qu’en est-il de l’activité réelle de ces formations littéraires sur l’inconscient, sur le sujet, qui est bien entendu d’abord le sujet de la langue ?

Si je parviens à développer ce qui tend à se mettre en place à travers mon travail, sur Shakespeare et sur Bossuet... et que j'annonce très prématurément comme un « enseignement de la poésie » dans l'entretien de *TXT*, je devrais peut-être transformer mon projet d'analyse de *Paradis* en fonction de ce nouveau livre de Sollers. D'abord parce que cela me facilitera considérablement la tâche en participant plus activement à l'organisation de l'ensemble du projet, ensuite parce que, me semble-t-il, désormais *Paradis* trouve, de la structure duelle qui le constitue, un sens, sinon nouveau, plus explicitement engagé dans la démythification du semblant humain et par voie de conséquence littéraire.

Le 13 septembre

Je suis, plus que jamais, décidé à assumer les contradictions qui m'habitent et dont témoigne en ce moment, de façon aussi explicite que possible, la prochaine publication d'une enquête sur le néoplatonisme dans l'œuvre de Giorgione (*Giorgione et les deux Vénus*) et le travail commencé ici même, et que je poursuis par ailleurs, sur ce que Jean-Jacques Mayoux désigne brièvement comme « l'envers du platonisme » chez Shakespeare. Pour ne pas parler de mes lectures et de ma réelle, effective et sensible présence aussi bien à la énième lecture de *Troilus et Cressida* (pourquoi diable les Français croient-ils devoir traduire, franciser tous les noms de l'œuvre de Shakespeare? Est-il rien de plus laid que Troïle et Cresside...?) qu'au volume

de Walter Pater sur *La Renaissance*, on imagine difficilement deux formes d'esprit plus opposées, qu'au petit chef-d'œuvre de Ruskin qu'est *Le Repos de Saint-Marc*, ou encore à la fréquentation du *Voyage en Italie* de Goethe avec un inévitable retour aux *Réflexions sur l'imitation des œuvres grecques* de Winckelmann.

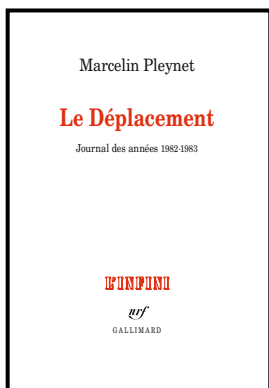
Ce fut la découverte tout à fait inattendue chez mon libraire de la traduction du livre de Walter Pater, dans la version française de Roger-Cornaz, publiée en 1917, chez Payot, qui m'entraîne à ces réflexions. Le subtil, le fin, le tendre Walter Pater semble incarner la dernière, l'ultime manifestation de la culture humaniste qui ne tardera pas après lui à sombrer dans la méchante affaire des retours du refoulé (explicitement avec Gide). Il est le dernier représentant de cet idéalisme renaissant se trouvant associé aux arts par Ficino, et que Winckelmann va réactualiser à sa façon pour l'Allemagne de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, aussi bien pour Goethe que pour Hegel, qui lui rend un fort bel hommage dans son introduction à *l'Esthétique* : « Winckelmann avait éprouvé à la contemplation des œuvres d'art de l'Antiquité un enthousiasme qui lui avait permis d'introduire dans l'étude des œuvres d'art un sens nouveau, en les soustrayant aux jugements fondés sur la vulgaire finalité et sur la réussite de l'imitation, et l'avait incité à ne chercher dans les œuvres d'art et dans l'histoire de l'art que *l'idée* de l'art. Winckelmann doit en effet être considéré comme un de ceux qui ont su mettre à la disposition de l'esprit, dans le domaine de l'art, un nouvel organe et une nouvelle méthode d'étude. »

MARCELIN PLEYNET

Le Déplacement

Journal des années 1982-1983

Le journal d'une partie de 1982 et de 1983 met en évidence ce qui occupe Marcelin PleyNET et accompagne notamment ses divers voyages et conférences à l'étranger (Allemagne, Italie, Espagne, Portugal, Canada et États-Unis), comme le passage des Éditions du Seuil aux Éditions Gallimard, la revue *Tel Quel* devenant à cette occasion *L'Infini...*



Le Déplacement
MARCELIN PLEYNET

Cette édition électronique du livre
Le Déplacement de Marcelin Pleynet
a été réalisée le 13 octobre 2021
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072966187 - Numéro d'édition : 401886)

Code Sodis : U41120 - ISBN : 9782072966200

Numéro d'édition : 401888